

## La Belgique recomplex(ifi)ée



Par quel bout entamer le « pamphlet » de Nicolas Crousse ? Quel stéréotype saisir en premier du paquet de frites réchauffées au mauvais blanc de bœuf qu'il nous tend ? Commençons par établir, à l'aide d'une technique d'exégèse théologique qui a parfois fait ses preuves, ce que cet opuscule *n'est pas*. Peut-être parviendrons-nous ainsi, par la négative, à cerner son message profond...

*Le Complexe belge* n'est pas une énième analyse de l'inextricable imbroglio bureaucratique-politique, communautaro-rigide et ironico-affectif dont la Belgique est loin de se dépêtrer. *Le Complexe belge* n'a rien d'un texte structuré, nourri, étayé. Il repose sur : (1) de vagues souvenirs d'enfance ; (2) des morceaux choisis de magazines télé que la décence interdit de mentionner ici ; (3) trois témoignages et demi relevant davantage de la mise en scène parodique que de l'investigation sérieuse ; et (4) un florilège d'inepties et de contresens dont on dressera la liste – et l'entreprise est titanique, même pour septante-cinq maigres pages !

Participant d'une sociologie en rase-mottes, *Le Complexe belge* n'est pas une référence vers laquelle on pourrait orienter une personne (un Français, par exemple) désireuse d'en savoir plus long sur cette contrée tourmentée et traversée de frontières intérieures, aussi officielles que virtuelles. Néanmoins, *Le Complexe belge* prolifère dans toutes les bonnes librairies, certaines poussant le vice jusqu'à en exhiber une pile entière sur leur comptoir, entre les répertoires téléphoniques Klimt et *Les Cent plus beaux aphorismes sur l'amour*. Pareille visibilité atteste d'une diffusion soutenue et hautement stratégique (chapeau bas, au passage, à l'éditeur *parisien*), tout en entretenant l'illusion que les masses sont en attente de ce genre de lecture ; qu'elle s'avère d'utilité publique, à l'instar de ces bonbons au menthol dont les pharmaciens placent le présentoir à vingt centimètres de leur caisse.

Enfin, non, *Le Complexe belge* n'est pas, comme il est fièrement claironné sur la couverture et en quatrième du livre, un pamphlet, sauf si l'on considère uniquement son épaisseur et que l'on renoue avec l'acception anglo-saxonne du terme, « écrit de peu de pages, brochure », point barre. *Le Complexe belge* n'appartient pas à ce registre, car il n'en a ni la charge dénonciatrice ni le brio stylistique. Il s'absorbe avec autant d'appétit qu'un waterzooï froid et, malgré la diversité anarchique de ses innombrables ingrédients, laisse le dîneur sur sa faim. Il vise à nous tenir au courant d'une irritation, d'un dérisoire sursaut rageur, d'un cri poussé dans un désert d'une densité de trois cent quarante-deux habitants au kilomètre carré. Un journaliste fait le gros dos et tient à ce que cela se sache ; confiant son manuscrit à un éditeur labellisé « soixante-quinze », il ne redoute pas de dire n'importe quoi, n'importe comment, puisque son tempérament rebelle suffit à l'autoriser à s'exprimer. Reste à voir pour bredouiller quoi au juste.

Mais avant d'entrer dans le vif du sujet, une question dilemmatique surgit : la brouille de Crousse avec la syntaxe est-elle antécédente à son obtention de carte de presse, ou alors est-ce cette lacune même qui lui a permis de s'imposer dans la profession ? En tout cas, si, d'après ce qu'il semble affirmer, le Belge se sent en perpétuelle insécurité linguistique face à un locuteur français de France, gageons que Crousse ne se ruine pas en billets de Thalys. D'où lui vient cette fâcheuse tendance à isoler presque systématiquement ses relatives comme s'il s'agissait de propositions principales ? Pourquoi tant de redondances, de distorsions pronominales ou d'anacoluthes (« Ainsi y va-t-il de ce peuple émotif et imprévisible ! »<sup>1</sup>, « C'est là qu'on y compte... »<sup>2</sup> ou « Depuis tout *petit*, [*ma mère*] n'a pas cessé de comparer mes exploits... »<sup>3</sup>) ? Où a-t-il été pêcher que l'on puisse (attention les mirettes !) se regarder « en chiens de fusil »<sup>4</sup> ou encore qu'un « fossé est irréconciliable »<sup>5</sup> ? Par quel tour de force transformiste à renfort d'adverbes de degré arrive-t-il à se grimer « sous un déguisement *légèrement* caricatural »<sup>6</sup> ou à qualifier un nationaliste flamand de « *quelque peu* raciste »<sup>7</sup> ? Qu'entend-il par « parler *toutes voiles dehors* »<sup>8</sup> ? À la mamelle de quelle Muse tête-t-il cette période : « C'est un programme télévisé de politique-fiction qui va, fortement inspirée [sic] par Orson Welles et sa célèbre *Guerre des mondes*, déclenchée [resic] en 1939 via un programme radiophonique, mettre la Belgique dans tous ses états [ouf, nous y sommes]. »<sup>9</sup> ? Pourquoi diable ne s'enquiert-il pas de ce qu'est un adjectif, et de la façon d'accorder ce vocable (le Français est un « drogué du verbe et du débat *publique* »<sup>10</sup> ; la situation belge a « quelque chose de *schizophrène* »<sup>11</sup>) ? Enfin, *lapsus calami* superbe et révélateur (commis de surcroît dans une citation), nous apprenons que « le compromis est dans les gènes du Belge »<sup>12</sup>. Crousse, inventeur de cette science du remords et de mal-être qui nous caractériserait, la « gènétique », est, à son insu ou à son corps défendant, rien moins qu'un irrégulier du langage. À la nuance près que, contrairement à Dumas maltraitant l'Histoire, s'il viole allègrement les règles de la grammaire, le fruit de son écriture n'est qu'une fausse couche.

---

<sup>1</sup> p.13.

<sup>2</sup> p.44.

<sup>3</sup> p.36.

<sup>4</sup> p.14.

<sup>5</sup> p.71.

<sup>6</sup> p.34.

<sup>7</sup> p.26.

<sup>8</sup> p.36.

<sup>9</sup> p.23.

<sup>10</sup> p.51.

<sup>11</sup> p.55.

<sup>12</sup> p.53.

L'exercice de souligner en rouge les gaffes, bourdes et bévues (Crousse, en amateur du neuvième art, interceptera le clin d'œil au regretté Franquin) serait pure mesquinerie s'il n'articulait cette maladresse endémique à un fond tout aussi incertain.

La thèse de Crousse est d'une consternante simplicité : depuis toujours, nous, Belges, n'avons été rien ; depuis que la France reconnaît en nous une pépinière de talents et d'amuseurs auto-dérisionnels hexagonalement formatables, nous prétendons être tout et revendiquons un patriotisme de pacotille. Si l'avis émis s'était limité aux dimensions d'une carte-postale ou d'une intervention sur blog, il n'aurait pas porté à conséquence et aurait même gagné en pertinence. Mais que ce pet mental se gonfle d'onze chapitres où l'on ne sait si les exemples retenus sont valorisés ou ridiculisés ; où de fulgurants raccourcis côtoient des clichés énormes ; où de perfides allusions font frémir le couvercle d'une marmite séparatiste qui jamais ne vous saute à la figure ; cela, c'en est beaucoup trop.

Que faire devant un énoncé bancal ? Le démonter pour réhabiliter le Vrai ? Se borner à le reproduire en comptant que le lecteur sera apte à trouver le défaut qu'il recèle ? Empruntons une voie médiane, par un classement commenté et suivant l'ordre de gravité des assertions.

Il y a d'abord les quiproquos, imputables à la fougue du plumitif emporté par la passion de sa polémique. Prenons la note 5 de la page 14 : non, Monsieur Leterme ne s'est pas interrogé sur « les capacités intellectuelles des francophones pour apprendre le français », mais bien le néerlandais ! De grâce, ne noircissons pas les ténèbres par impéritie.

Faux également d'alléguer qu'au moment du Canular de décembre 2006 « la RTBF, elle-même dépassée par le scénario de la fiction qu'elle a pris deux ans à mettre en place, décide d'apaiser les esprits, en annonçant par la voix du présentateur que "vous l'avez compris, nous sommes en pleine fiction" »<sup>13</sup>. Cet avertissement vint en fait après un crescendo de nouvelles extravagantes concernant l'éclatement du pays (et que Crousse résume avec brio, sans malheureusement y apporter une once d'approche médiologique). L'avertissement « Ceci est une fiction » apparut discrètement à l'écran bien avant l'aveu verbal, alors que le scénario catastrophe continuait à s'amplifier.

Au-delà de ces erreurs, ce sont les difficultés à clarifier, voire l'engouement à assombrir ce qui est déjà obscur, qui décuplent la dangerosité de ce texte. Crousse peine à débrouiller les notions de « belge », « wallon » et « flamand », « francophone » et « néerlandophone ». En feignant de les manipuler avec aisance et en tentant au maximum de les esquiver, il fait le pitoyable effet d'un dyskinétique qui se mettrait en devoir d'emboîter cinq tables gigognes.

Son embarras provient de la confusion qu'il se plaît à installer, tantôt en opposant, tantôt en assimilant, le générique « belge » avec les particularisants « francophone » et « flamand ». Pourquoi d'ailleurs marque-t-il tant de répugnance à utiliser les deux autres éléments des binômes, « wallon » et « néerlandophone » ? Toujours est-il que, d'emblée, son discours banquille, jouant à une étrange marelle entre niveaux fédéral, régional, communautaire et identitaire. Cette valse à mille temps ne peut que donner le tournis au lecteur mal informé. Reprenons notre souffle et lisons...

---

<sup>13</sup> p.25.

En parlant du cinéma belge, Crousse allègue que cet art participerait de deux « sensibilités qui n'ont presque plus rien à partager » : « [...] le francophone, doué d'un langage singulier et d'une âme originale, bénéficie d'une forte reconnaissance internationale mais laisse indifférent son propre public, tandis que le flamand, négligé à l'étranger [...] s'avère rentable et très populaire sur son terroir linguistique. Le cinéma francophone fait régulièrement appel aux talents français. Le flamand fait de l'élevage de VIP "à la flamande". »<sup>14</sup> Passons sur l'amalgame – si étonnant soit-il – d'une sensibilité avec une langue (« le francophone ») *versus* une sensibilité identitaire (« le flamand »). Creusons par contre l'invocation au talent français, pour demander au cinéophile Nicolas Crousse dans quel film il a vu que, un peu sur le modèle de la tactique hollywoodienne, nous captions, nous importons des vedettes françaises pour ennoblir notre production locale ? Les « talents » francophones belges ne sont-ils pas plutôt avides de se faire intégrer dans le tropisme parisien (ou parisianoïde, Cannes n'étant qu'une extension méridionale de cet ombilic) ?

L'intention terminale est de dire que le Flamand ne fleurit qu'en une jardinière remplie de son terreau natal, tandis que le francophone, lui, déraciné sublime, nomade universel, ne prendrait son essor qu'à se faire dépoter, idéalement par des mimines franciliennes. « Pas de frontière non plus pour Maurane, Philippe Geluck, Annie Cordy, François Weyergans, Cécile de France, Olivier Gourmet, Jean-Philippe Toussaint ou Benoît Poelvoorde, qui se réveillent à Paris alors qu'ils s'étaient couchés la veille à Bruxelles ou à Namur. »<sup>15</sup> Ô bienfaits de la téléportation que nous garantit ce cadeau du ciel de pratiquer une langue séculaire telle que le français de Vraooooounze ! On notera toutefois que la mobilité vantée par Crousse s'arrête dans les parages de Dame Eiffel ou du Café de Flore. Est-ce là être réellement ouvert au monde ? Ou quitter sa chambre de bonne pour consentir à s'enfermer dans un hangar ?

Quand ensuite Crousse se mêle de retracer l'histoire, nous tombons de Charybde en Scylla, dans un réductionnisme qui flirte périlleusement avec le plus malsain des essentialismes : « Au XIX<sup>e</sup> siècle, le francophone vivait une pleine prospérité à la différence du Flamand, qui s'escrimait à sortir la tête de l'eau. Un siècle plus tard, et jusqu'à aujourd'hui, c'est désormais le Flamand qui fait la loi, plus riche économiquement, et voilà les francophones recyclés au rang de petits poucets. »<sup>16</sup> Outre son incapacité à livrer des dates précises, Crousse adjoint maintenant un paramètre à celui de ses chères entités nationales : celui de la classe. Qui ne sait que c'est la *bourgeoisie* francophone qui jouissait de la richesse au XIX<sup>e</sup> ? Quelle vile manœuvre que de vouloir réactiver, outre les tensions communautaires, une dichotomie qui n'a rien à envier en finesse à la querelle entre les Gros et les Maigres de la presse satirique d'une époque révolue. Il ne manque à cet ouvrage qu'un cahier illustré « Comment reconnaître le francophone du Flamand, et l'inverse ? » pour qu'il s'inscrive dans la tradition qui est en définitive la sienne.

Ne nous attardons pas, malgré la tentation, sur les autres omissions et glissades fatales qui émaillent les « explications » de Crousse. Ne bronchons pas quand il nous rappelle que le mouvement flamand est « en pleine expansion depuis l'après-guerre »<sup>17</sup> (certes, mais laquelle ? *Am stram gram...*). Interdiction de sourire quand il évoque – en oubliant manifestement l'étymologie du mot – « l'asile » que fut la Belgique pour Victor Hugo et « d'autres poètes maudits » (pour un auteur qui est mort octogénaire, au sommet de sa

---

<sup>14</sup> pp.15-16.

<sup>15</sup> pp.16-17.

<sup>16</sup> pp.17-18.

<sup>17</sup> p.21.

renommée, quelques heures à peine après un ultime culbutage de soubrette, ce n'est pas la meilleure étiquette), tels Verlaine et Rimbaud qui « viennent y consommer leurs amours clandestines. Cela se terminera dans un bain de sang »<sup>18</sup>. Monsieur Crousse confond avec certaine fusillade brabançonne. Concernant enfin les contrecoups de l'émission de décembre 2006, il insiste sur la critique unanimement virulente des politiques et fait passer les réactions des citoyens pour de médiocres inquiétudes quant à leur portefeuille ou des haussements d'épaules désabusés. C'est expédier d'un revers de la main – partant c'est mépriser – l'émotion de la population, les pleurs, les malaises physiques. En réalité, l'effet notable de ce non-événement, que l'on passe trop souvent sous un silence gêné, est que, pour une des très rares occasions de mémoire de téléspectateur, on aura vu un média *présenter ses excuses*. La moindre des politesses ; hélas, un *hapax*.

Le plus stupéfiant des constats de ce livre est sans doute le suivant : « Les Belges francophones appartiennent à la "Communauté française de Belgique". *Laquelle dénomination vaut également pour les citoyens de nationalité française qui vivent en Belgique.* [je souligne] »<sup>19</sup> Là, on reste pantois. Où sont, Monsieur Crousse, dans cet ensemble, les Marocains, Turcs, Italiens, Portugais, Ouzbeks, Mélanésiens, et accessoirement les Flamands, qui maîtrisent l'idiome de Coluche ? Il y en a pourtant... Et il vous paraît inconcevable qu'ils puissent vivre ailleurs que sur le territoire francophone. Mais est-ce à dire, comme vous l'entendez dans la seconde moitié de votre « démonstration » (que ne puis-je mettre des guillemets en police 24 !), qu'un Français s'installant en Belgique perdrait sa nationalité pour être automatiquement assimilé à un membre de cette Communauté ? Voyez-vous à quelles aberrations vous (et nous) conduisent vos bricolages ?

On ne bâtit pas un château en donnant des coups de pied dans son tas de legos et en attendant qu'il s'organise spontanément ; un gamin sait cela. En fait, votre *Complexe belge* n'ajoute qu'en complexité à la tour de Babelge. Vous vous retranchez dans votre forteresse de préjugés et, selon l'adage, plus vos mensonges sont énormes, mieux ils sont gobés : « Si pour le Français, la langue est la matière première de l'identité, si on la brandit comme une arme d'affirmation et de pression, si on la gueule, si on la chante, si on l'exhibe, pour le Belge, c'est tout l'inverse. *La langue n'est, tout au plus, que le ciment du compromis.* Un instrument de diplomatie qui lisse plus qu'il n'attise. »<sup>20</sup> Dans l'espoir que cela vous dessillera les paupières, je souligne encore une fois cette parfaite contrevérité de ce que vous vous êtes attaché à établir jusqu'ici, à savoir qu'en Belgique, c'est justement la langue qui est la pomme de discorde.

Le pire est à venir, soit la tournure pseudo-scientifique d'expertise médicale qu'adopte votre libelle, au fur et à mesure de sa progression en quinconce. J'ose croire qu'elle n'est qu'ironique, sinon elle peut nous faire dériver extrêmement loin. Je ne parle pas de votre pseudo posture de psychanalysé, consultant un « spécialiste tchèque » dont les oracles ne volent guère plus haut que ceux que l'on glane au Café du Commerce ou lors des fins de soirée entre étudiants Erasmus. « Le Tchèque vit dans l'ombre de l'Allemand »<sup>21</sup>, annonce-t-il. D'accord, je connais mal le pays, je me tairai donc. « Le Portugais tente de résister à l'identité parfois bruyante de l'Espagnol. »<sup>22</sup> Dont acte, même si, à mon sens, la Lusitanie ne se porte pas trop mal toute seule et préfère regarder vers l'Océan, et non

---

<sup>18</sup> p.39.

<sup>19</sup> p.44.

<sup>20</sup> p.52.

<sup>21</sup> p.32.

<sup>22</sup> p.32.

vers Madrid, pour se définir. « Et le Belge peut ressentir la même chose vis-à-vis de son voisin français. »<sup>23</sup> Nous voilà bien avancés, à plus forte raison quand vous embrayez : « Le trauma de l'Allemand, issu du régime hitlérien, est qu'il fonctionne à l'autorité et à l'obéissance aveugle. Celui du Belge, développé dans l'œuf avec la construction artificielle du pays, est qu'il n'aurait ni identité ni véritable personnalité. »<sup>24</sup> « L'Allemand », « Le Belge »... Quelle façon désuète de quintessencier les humains ! D'autant que, à nouveau, l'agencement de votre prose n'arrange rien à l'intelligence (dans les deux sens du terme) du contenu. Qui est « issu du régime hitlérien » ? Le trauma ou l'Allemand ? Que signifie ce flou ? Quelle relation entre un traumatisme historique d'un côté et une soi-disant « nature », remontant à un processus socio-historique, de l'autre ? Et puis, à vous lire, on croirait que les Allemands sont demeurés des rats de laboratoire, des robots marchant au pas de l'oie dans les rues d'un Berlin-Métropolis, *et qu'ils aiment ça, puisqu'ils ne comprennent que ce langage-là*. C'est consternant.

Je l'annonçais *supra* : le pire est à venir. Le voici. Revenons pour cela à votre (si opportunément défailante) orthographe du mot « gène », que vous gratifiez du circonflexe et que vous placez dans la bouche d'une Française de Médecins Sans Frontières : « Pour moi, le compromis est dans les gênes [sic donc] du Belge. Il est intégré, presque historiquement. Parce qu'il y a deux communautés dans ce pays. Et parce qu'on sait donc que pour avancer dans le débat on n'aura pas d'autre choix que de baisser le ton et d'entrer dans le compromis. »<sup>25</sup>

Vous semblez coriacement attaché à cette idée de gène. Pourquoi vous en faire grief ? C'est moderne, c'est tendance. Cela fait froid dans le dos aussi, et il faudra vous expliquer à ce sujet autrement que dans des « pamphlets » où vous citez en vrac Arno, Amélie Nothomb, Jean-Luc Fonck, Paul-Henri Gendebien et Michel Daerden. Je serais curieux de savoir, par exemple, s'il ressortit chez vous d'un principe conscient ou inconscient de conférer un codage génétique aux langues : « [...] les deux langues dominantes et officielles, le flamand et le « français de Belgique », [...] sont à leurs grands frères (le néerlandais des Pays-Bas et le français de France) ce que le moucheron est au lion : des malformations génétiques. »<sup>26</sup> Vous admettez avec moi qu'entre le diptère et le mammifère que vous mobilisez dans votre figure de style, il n'y a *aucun* degré de comparaison. Quelle hiérarchie biaisée et suspecte vous échinez-vous à ordonnancer ? De même, lorsque vous invoquez que « les Belges fabriquent une langue souvent métissée, brute, artisanale, pleine de néologismes (les "belgicisms") qui fleurent bon le joyeux boxon »<sup>27</sup>. Par quelle alchimie arrivez-vous à injecter de la sorte du biologique dans le linguistique, et inversement ? Comment une langue peut-elle être à la fois « métissée » et « brute » ? Savez-vous que nombre de belgicisms ne sont pas des néologismes mais, en général, des archaïsmes ou des régionalismes du français ? Comment pouvez-vous avancer, à propos d'un problème d'ordre socio-linguistique, une phrase telle que « mais le handicap est parfois créateur de vertu »<sup>28</sup> ? Quel sort réservez-vous à un handicap infécond ? La disparition ? De *quoi* parlez-vous, Docteur Crousse ?

---

<sup>23</sup> p.32.

<sup>24</sup> p.33.

<sup>25</sup> p.53.

<sup>26</sup> pp.48-49.

<sup>27</sup> p.50.

<sup>28</sup> p.53.

De *qui* également, à la faveur de cette brusque plongée dans une situation concrète : celui de vos « Apaches belges » de l'Association Quartier Léopold, soit les neuf cents derniers résidents du quartier européen de Bruxelles. Le coup de pub serait amical, sympa, s'il consistait juste à mettre en avant la résistance face à l'eurocratie mortifère qui détruit le tissu social de cette zone. Mais pourquoi alors distinguer, parmi ces neuf cents habitants, « 300 indigènes concentrés dans deux rues »<sup>29</sup>. Qu'est-ce qu'un « indigène » aux yeux d'un observateur de votre calibre, c'est-à-dire qui est incapable de faire la différence entre un « résident », un « citoyen », un « locuteur », etc. ?

Que penser de ce diagnostic final que vous dresse votre psy : « Vous souffrez de manques [sic] de repères. De déficit d'identité. De carence en ADN nationale ? [je souligne et mentionne au passage que « ADN » est masculin] »<sup>30</sup> Divulgez-moi sans attendre, Monsieur Crousse, où l'on trouve cette substance magique. Je pressens qu'à sa commercialisation, on peut se faire une fortune et un nom.

Je conclurai sur une touche légère, cela ne nous fera pas de mal. À diverses reprises, vous remarquez que le Belge tient en quelque sorte le rôle du François Pignon du *Dîner de cons* auquel le convierait son prestigieux voisin le Français. Je suis surpris que votre culture cinématographique ne vous ait pas inspiré de rappeler que le François Pignon originel de Francis Veber n'était autre que... belge : il s'agissait de Jacques Brel, dans *L'Emmerdeur*. Peut-être y a-t-il une relecture psychocritique à mener de ce chef d'œuvre, afin d'en dégager la sous-jacente et très enfouie figuration du rapport entre la République et le Royaume. Mais je crois que votre mutisme est surtout dû au fait que vous n'appréciez pas Brel, dont vous taxez les chansons de « vieille rengaine circulaire »<sup>31</sup> et de « complainte [qui] bégaye les mêmes névroses »<sup>32</sup>. Libre à chacun d'exprimer ses goûts et de prêter à qui lui plaît de la valeur. Je vous invite cependant, avant que vous vous mettiez en train pour votre prochaine œuvre, à méditer ce fragment d'authentique sagesse populaire que vous rencontrerez dans *Ces gens-là* et qui peut s'appliquer tant à la gestion du quotidien qu'à la sphère supérieure des idées : « Faut pas jouer les riches / quand on n'a pas le sou. »

Frédéric SAENEN  
Juillet 2007

Nicolas CROUSSE, *Le Complexe belge. Petite psychanalyse d'un apatride*, Éditions Anabet, 75 pp., 9,80€.

---

<sup>29</sup> p.59.

<sup>30</sup> p.69.

<sup>31</sup> p.31.

<sup>32</sup> p.31.